



CAIRN.INFO
Chercher, repérer, avancer.

Alternatives Economiques |

Distribution électronique Cairn pour les éditions Scop-SA Alternatives Economiques. © Scop-SA Alternatives Economiques. Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Critiquer la consommation, de la morale à l'écologie

Philippe Frémeaux

—1

La critique de la consommation se porte bien. Rien d'étonnant : non seulement l'abondance - dont tout le monde ne bénéficie pas, loin s'en faut - ne nous a pas donné le bonheur promis, mais elle conduit également nos sociétés dans le mur pour des raisons écologiques désormais évidentes. Cette critique ne date cependant pas d'aujourd'hui. En effet, consommer ne consiste pas uniquement à satisfaire nos besoins vitaux, " primaires ", pour employer le jargon des économistes : l'homme est un être social, culturel, aussi les biens et les services qu'il consomme associent toujours une fonction symbolique à leur utilité concrète. Nos vêtements nous protègent du froid, mais ils nous permettent aussi de séduire, d'affirmer notre statut.

—2

Critiquer la consommation, revendiquer une autre façon de consommer, c'est donc directement remettre en question les modes de vie dominants et l'ordre social, économique et culturel du moment. Au fil de l'histoire, cette critique a pris des formes diverses : rejet du superflu d'inspiration morale et religieuse, remise en cause des inégalités ou des modes d'organisation de la production. Plus récemment, la préoccupation écologique s'est imposée comme une raison majeure de prôner un changement radical de nos modes de consommation.

Faire de pauvreté vertu

—3

La sobriété volontaire prônée aujourd'hui par les partisans de la décroissance n'est donc pas nouvelle. Les ermites des débuts du christianisme ou un saint François d'Assise avaient déjà renoncé aux biens de ce monde pour vivre une vie entièrement tournée vers Dieu. L'Eglise catholique, même si le faste de ses lieux de culte témoigne qu'elle n'a pas toujours pratiqué les règles qu'elle recommande aux autres, a toujours fait de la pauvreté une vertu. Avec l'idée implicite que la quête des plaisirs de la vie serait le symptôme d'une recherche coupable d'un accomplissement ici-bas. Dans la même veine, la prohibition de l'alcool aux Etats-Unis de 1920 à 1933 sera imposée sous la pression de ligues protestantes soucieuses de voir le peuple américain vivre dans la vertu, faisant au passage la fortune de la pègre. L'idée que la consommation aliène, qu'elle nous conduit à rechercher une vaine satisfaction de nos désirs dans la possession, dans l'avoir, faute de réussir à réaliser notre être par d'autres voies, n'est donc pas récente.

—4

Le mouvement socialiste s'opposera à cette morale du renoncement, considérant qu'elle sert surtout à convaincre les pauvres d'accepter leur condition. Certes, certains penseurs sociaux du XIXe siècle, comme le Britannique John Ruskin ou l'Américain Henry David Thoreau, défendent une idée du bonheur qui s'inscrit dans

une perspective critique vis-à-vis de la grande industrie. Ils inspireront d'ailleurs Gandhi. Mais la majorité du mouvement socialiste estime que chacun doit pouvoir accéder aux biens que le capitalisme a permis de produire, mais qui sont réservés à une minorité du fait des inégalités inhérentes au système. Le droit au bonheur ici-bas, jusque-là reconnu uniquement aux classes dominantes, doit être étendu à tous.

Le capitalisme saura surfer sur cette aspiration durant la période fordiste. Le fordisme est aujourd'hui trop souvent présenté comme un passé béni, alors qu'au cours des décennies 1950 et 1960, seule une minorité disposait des biens qu'il " fallait " posséder. Mais la croissance était alors forte et les gains de productivité étaient redistribués sous forme d'augmentation de salaires, chacun pouvait donc espérer accéder au cours de sa vie active aux standards de vie atteints quelques décennies plus tôt par les couches supérieures. D'où le puissant consensus social observé alors autour des valeurs de la société productiviste. N'oublions pas qu'à cette époque, les dirigeants communistes de l'URSS s'étaient donné pour seul objectif de " rattraper " le niveau de vie des Etats-Unis !

Au nom de la liberté

La réussite même du modèle fordiste - et l'incapacité du socialisme réel à proposer la moindre alternative - va faire émerger une nouvelle critique de la société de consommation à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Parmi les nombreux auteurs qui la nourriront, citons Henri Lefebvre (dont la *Critique de la vie quotidienne* est parue dès 1947) et Herbert Marcuse (avec *L'homme unidimensionnel*, publié en 1964). Une part croissante des classes moyennes accède alors aux objets cultes de la période : télévision, réfrigérateur, lave-linge, automobile... Mais les plus jeunes, notamment, constatent que cela ne suffit pas à leur bonheur.

La recherche de nouvelles voies transcendantales se fait jour - c'est l'époque où une partie de la jeunesse occidentale va chercher en Inde les voies de la sagesse -, mais cette nouvelle critique de la consommation s'opère aussi au nom de la liberté : liberté sexuelle et émancipation des femmes accompagnent une remise en cause d'un mode de vie dont la contrepartie est l'acceptation du joug salarial. Le mouvement hippie aux Etats-Unis, puis celui de Mai 68, en France et ailleurs, développent l'idée qu'il y a mieux à faire dans le peu de temps qui nous est donné sur Terre que de " perdre sa vie à la gagner ". La consommation est critiquée pour la vanité des plaisirs qu'elle apporte, mais aussi en raison de l'effort nécessaire pour l'obtenir. L'important, désormais, est de gagner du temps de vie pour établir une relation épanouie avec ses semblables, sachant qu'on peut vivre bien en consommant moins ou en satisfaisant nos besoins par d'autres moyens 1.

Quelques années plus tard, en 1972, une équipe de chercheurs du Massachusetts Institute of Technology (MIT) publie, à la demande du Club de Rome, l'ouvrage *Limits to Growth*², également connu sous le nom de " rapport Meadows ", qui dénonce le caractère insoutenable de la croissance économique et démographique mondiale. De quoi apporter de l'eau à tous ceux qui récusent le productivisme commun au capitalisme et au communisme. L'aspiration libertaire à vivre autrement se trouve désormais revêtue du sceau de la nécessité au nom de la préservation du sort des générations futures, deux dimensions qui, réunies, feront la fortune du

mouvement écologiste.

Dans la foulée, de nombreux auteurs développent une nouvelle critique radicale des sociétés industrielles, notamment Michel Bosquet - pseudonyme du philosophe André Gorz -, Ivan Illich et Jacques Ellul. Le potentiel libérateur du progrès technique, de la course au toujours plus, est à nouveau mis en accusation. Sans encore parler de " décroissance ", certains - François Partant, par exemple -, s'interrogent sur le sens du développement. Quant à René Dumont, parti de l'agronomie, il développe progressivement une vision politique de ce que devrait être un développement durable.

—9

Le retour du toujours plus

L'impact de ces idées va cependant progressivement diminuer avec la montée du chômage de masse suite au premier choc pétrolier de 1973. La croissance devient à nouveau d'autant plus désirable qu'elle est perçue comme le moyen d'un retour au plein-emploi. Les fameuses 35 heures, jusqu'à présent promues au nom de l'extension du temps libre, sont progressivement réduites à un outil de lutte contre le chômage, et c'est à cette fin qu'elles seront mises en oeuvre en 1998, sous la houlette de Martine Aubry. La gauche échouera alors à faire des 35 heures une nouvelle étape dans le processus d'émancipation des individus des contraintes du salariat. L'entrée massive des femmes sur le marché du travail rendait pourtant nécessaire et souhaitable de rééquilibrer les fonctions des hommes et des femmes dans la sphère domestique.

—10

Il faut reconnaître qu'en publiant, en 1995, *Le travail, une valeur en voie de disparition*, ouvrage au titre certes provocateur, la philosophe Dominique Méda (voir aussi page 57 de ce numéro) avait essuyé de multiples critiques : dire que le travail ne devrait plus avoir la valeur centrale qu'il avait pu avoir dans nos sociétés avait alors fait scandale. Les défenseurs du productivisme ont fait chorus avec ceux du " monde du travail ", comme si l'identité des salariés se réduisait à leur existence laborieuse.

—11

Il est vrai que, dans le même temps, le capitalisme, en dépit - ou du fait - du ralentissement de la croissance, est parvenu à entretenir la machine à créer du désir. La fuite en avant dans l'hyperconsommation mondialisée devient le moyen de combler le vide de la postmodernité. Au Nord comme au Sud, l'aspiration des peuples des pays émergents est plus que jamais d'accéder aux modes de vie des pays les plus riches. Le creusement même des inégalités attise la fascination pour le luxe. Les valeurs libératrices des années 1970 sont récupérées par le système à travers l'apologie de l'affirmation de soi dans la consommation de " marques " 3.

—12

Paradoxe de ce fordisme dégradé : la quête de différenciation sociale via la consommation ostentatoire s'accompagne d'une démocratisation des dites marques, désormais utilisées comme marqueurs identitaires jusque dans les " quartiers "... N'est-il pas d'ailleurs légitime, pour les moins aisés, d'aspirer à consommer le soi-disant inutile, et même, voire surtout, le prétendu superflu ? N'est-ce pas aussi pour eux une manière de s'intégrer socialement en adhérant aux pratiques dominantes, alors que les espoirs d'émancipation collective se sont évaporés ? Cette fuite en avant généralisée dans la consommation, au nom d'un hédonisme qui épouse les formes du productivisme dominant, va jusqu'à s'étendre au remodelage

—13

du corps, comme en témoigne la forte croissance du marché de la chirurgie plastique. Il faut profiter de la vie de toute urgence, la quête du toujours plus - et la montée de l'endettement qui va avec - se faisant d'autant plus forte qu'elle engendre plus de frustrations que de satisfactions (voir l'entretien avec Philippe Moati ci-contre).

id="en1" type="1">"La consommation est une façon de remplir le vide"**Entretien avec Philippe Moati : professeur à l'université Paris-Diderot, directeur de recherches au Credoc**

Quelle forme prend aujourd'hui la critique de la consommation ?

Elle est désormais surplombée par la problématique écologique : ne pas changer de modèle, c'est aller dans le mur. Mais la dénonciation de la manipulation dont nous sommes l'objet par le marketing et la publicité n'a pas disparu pour autant. Enfin, une troisième critique se fonde sur le fait que la consommation ne tiendrait pas ses promesses en termes d'épanouissement et d'intégration sociale. Ce que " l'économie du bonheur " illustre statistiquement en montrant qu'il n'y a pas de corrélation entre le consommer plus et le bonheur semble être ressenti par une proportion croissante d'individus. D'où une demande croissante pour consommer autrement, peut-être moins, en tout cas mieux.

La crise est-elle en train de tout changer ?

Elle accélère les tendances en cours. La pratique de modes de vie inspirés du développement durable ne concerne qu'une étroite frange militante de la population. Pour la grande majorité, le " verdissement " de la consommation répond à une demande de sens, mais surtout à la recherche individualiste du bien-être dans son corps et dans sa tête. Le regain d'intérêt pour le commerce de proximité témoigne de la perte d'attrait des grandes surfaces considérées comme inhumaines et poussant à surconsommer alors que la crise incite à des achats réfléchis. Les ventes de sucre, de farine, de beurre et d'huile sont en progression : on en fait plus à la maison, par souci d'économies, mais aussi pour reprendre le contrôle sur son alimentation, retrouver le goût des choses... Les consommateurs s'adonnent en masse à " l'achat malin ", ils sont à l'affût des bonnes affaires, exploitent les promotions, les soldes, les ventes privées... Une manière de continuer à hyperconsommer malgré la crise, mais aussi de se donner l'impression d'être plus malin que le système, d'en exploiter les failles. On se détourne des grandes marques au profit des marques de distributeur ou des offres *low-cost* : les marques doivent désormais apporter la preuve que leur surcoût est justifié par un réel bénéfice pour le client.

Est-ce une vraie rupture ?

Il n'y a pas réellement de prise de distance par rapport à la consommation, mais une aspiration à ce qu'elle tienne enfin ses promesses. Les offreurs ont jusqu'ici concentré leurs efforts sur le déclenchement de l'acte d'achat. L'enjeu pour eux est désormais la satisfaction du client en visant, au-delà de l'achat, les usages et les effets utiles. C'est une chose d'arriver à vendre une petite robe à 20 euros en jouant sur l'impulsion, sur le désir, mais si celle-ci est décolorée ou distendue après deux lavages, elle est aussi source de frustration et de surcoût...

Les difficultés du secteur automobile sont à ce titre très symptomatiques de la

période : la critique de la voiture allie à la fois l'argument écolo, l'argument économique, lié à la montée du coût de l'énergie, mais se fonde aussi sur le fait que la promesse symbolique de l'auto, en termes de liberté, est désormais non tenue en raison des bouchons et de la difficulté à se garer... Au-delà, il faut bien comprendre que la consommation comme affirmation de soi est d'abord une façon de remplir le vide. Réduire son emprise suppose que le vide soit rempli par autre chose, par l'idéologie, par la culture, par d'autres formes de production du lien social. La crise ne devrait donc pas remettre en cause la place de la consommation dans notre société. elle pourrait accélérer le passage à un modèle de consommation davantage centré sur les effets utiles pour les consommateurs et pour la société dans son ensemble.

La contrainte écologique

Le retour de la contrainte écologique sous la forme de la menace du changement climatique, mais aussi du risque de pénurie des ressources énergétiques et alimentaires, va cependant redonner parallèlement du tonus au mouvement de critique de la consommation dans les années 1990. Le mouvement écologique, dans ses différentes composantes, était demeuré actif dans la décennie antérieure 4, mais son audience va s'accroître fortement avec la fin du siècle, conduisant un grand nombre de partis et de responsables politiques à récupérer ses idées. En témoigne aujourd'hui le fait qu'un président aussi peu converti à la sobriété volontaire que Nicolas Sarkozy ait pu faire du Grenelle de l'environnement un des actes phares de son quinquennat.

—14

La galaxie de la critique de la consommation demeure aujourd'hui multiforme. Si certains militants de la décroissance, aujourd'hui comme hier, rêvent d'imposer à tous le mode de vie qu'ils jugent souhaitable, la majorité de ceux qui récusent les modes de vie dominants se demande comment on pourrait tous vivre mieux tout en produisant et en consommant soutenable 5. L'enjeu est d'inventer ici et maintenant de nouvelles façons de produire et de consommer qui concilient le nécessaire et le souhaitable, plutôt que d'espérer sauver la planète sans rien changer à nos modes de vie en comptant sur des solutions technologiques qui restent à inventer. On retrouve cette recherche dans le domaine de l'alimentation avec, par exemple, le mouvement Slow Food, qui privilégie le retour à une diversité ancrée dans la tradition et la proximité. De même, dans le domaine de l'urbanisme, on imagine de nouvelles façons d'habiter la ville, plus propices au développement du lien social.

—15

Reste à réunir les conditions d'acceptation d'une telle rupture. Face au rouleau compresseur idéologique du système dominant, à la toute présence du matraquage publicitaire et aux frustrations engendrées par les inégalités, réunir une majorité politique autour d'un changement radical de nos modes de vie et de consommation n'est pas aisé. Aussi longtemps que le discours écologique pourra être perçu comme une injonction aux plus pauvres de se priver du minimum dont ils disposent ou de renoncer à des consommations contraintes (comme les deux voitures des couples chassés des centres-ville par la spéculation foncière), on ne pourra pas changer le monde dans le sens d'une consommation plus responsable. La nouvelle critique de la consommation doit s'accompagner d'une critique sociale plus large de nos modes de vie, de production et d'organisation sociale.

—16

Philippe Frémeaux

Notes

- [1] Un collectif d'économistes et d'ingénieurs publiera en 1977 *Travailler deux heures par jour* (éd. du Seuil), livre expliquant comment il serait possible de réduire le temps de travail contraint par quatre... A la même époque, l'anthropologue Marshall Sahlins publie *Age de pierre, âge d'abondance* (éd. Gallimard), observant que dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, le temps passé à produire la nourriture et les moyens d'existence est très restreint grâce à une autolimitation des besoins...
- [2] Publié en français sous le titre *Halte à la croissance*, en 1973.
- [3] Les mouvements critiquant la publicité (comme l'association Casseurs de pub) réagissent à cette évolution.
- [4] A travers les partis Verts, les nombreuses organisations non gouvernementales (ONG) écologistes, ainsi que l'affirmation sur la scène internationale de ces préoccupations, notamment lors du Sommet de la Terre de Rio en 1992. Mais également via l'influence d'économistes comme René Passet ou Nicholas Georgescu-Roegen, le principal théoricien de la décroissance.
- [5] Les partisans de la décroissance sont eux-mêmes divisés entre des personnalités réformistes qui veulent réconcilier la gauche instituée et l'écologie, à l'instar de Paul Ariès, et des tenants d'un discours plus catastrophiste, comme l'économiste Serge Latouche.